

## ELEVEN STEENS

PhotoBrussels Festival 25 janvier au 26 mai 2024

### "C.L.I.C.H.É.S."

L'exposition C.L.I.C.H.É.S. propose trois démarches singulières de trois artistes, *Me is Niza* (Natalina zainal), Ilan Weiss et Paola Salerno, qui, chacun es à leur manière, associent la présence ou l'expérience de leur corps à l'image photographique. À travers eux, cette exposition nous offre l'opportunité d'interroger la propension de nos sociétés à utiliser l'image comme on utilise des acronymes. Une image devient acronymique lorsqu'elle est considérée comme une synthèse du réel qu'elle représente, revendiquant tacitement maîtriser toute sa complexité. L'anthropologue Tim Ingold démontre que l'usage des acronymes nous éloigne de la transindividualité qui nous lie aux mots. Par exemple, lorsque j'énonce l'acronyme "E.H.E.S.S." pour École des Hautes Études en Sciences Sociales, je crée une sorte de commun d'interprétation. En revanche, si j'énumère l'intégralité de ces cinq mots, chacun d'eux produira un effet individualisé sur nous, car nous avons tous un passé particulier avec le sens de ces mots. L'image acronymique fonctionne de la même manière : elle réduit la part de notre individualité et de notre pouvoir critique. Elle persuade que le selfie est un autoportrait, alors qu'il est devenu une image générique, acronymique, et finalement la mort du « soi » que l'on cherche à représenter. Cette désincarnation par l'image de l'image elle-même prend toute sa dimension avec les N.F.T. Cet acronyme voudrait imposer l'idée qu'une image copiable par tous, vue par tous, à tout moment et dans les mêmes conditions matérielles serait néanmoins l'exclusivité absolue d'une seule personne en raison de l'immatérialité de l'œuvre et de sa signature. Cette nouvelle réalité inventée par l'économie de marché exclut l'idée, pourtant simple, que c'est le regard sur l'image qui rend possible à tous son appropriation, sa possession. L'image acronymique exclut ainsi le corps de celui qui regarde, de celui qui fait, tend à vouloir supprimer l'indissociable : le regard et le corps ne sont qu'une seule et même personne. Quelque soit l'image, si nous souhaitons éviter l'acronyme, nous devons lui donner du temps, créer comme un second développement de la photographie que nous observons.

"Clic," extrait du mot "C.L.I.C.H.É.S.," est le son émis lorsque notre corps actionne l'appareil photographique, une onomatopée qui rappelle que notre corps tout entier participe à la construction de l'image. *Me is Niza*, Ilan Weiss et Paola Salerno ont des pratiques de la photographie très différentes, mais il et elles ont en commun le fait qu'elles convoquent l'expérience sensible, mémorielle et active de leur corps pour créer l'espace rétinien de leurs photographies.

\*Tim Ingold, conférence « Architecture educates » à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble.

<https://www.youtube.com/watch?v=-WcgYtBCvOg>

***Me is Niza*** (Natalina zainal), dans sa série *One Million Dollar Hotel* réalisée entre 2016 et 2020, photographie des personnes marginalisées socialement, souvent rendues invisibles par nos sociétés de masse. Elle leur propose de participer à des mise en scène photographiques dans les décombres de maisons en ruine, à y incarner le poids de cette invisibilité. La création de telles images ne peut se concrétiser que lorsque le modèle et la photographe établissent une connexion profonde. Jouer ainsi avec sa propre désillusion sociale nécessite une dose d'auto-dérision et, par conséquent, de distanciation. Ces mises en scène dans des décors délabrés, parfois accompagnées du regard éteint du modèle, amplifient le sentiment de désarroi. Ce contraste entre les émotions mises en scène devrait logiquement donner naissance à des images réductrices de la souffrance sociale. Cependant,

l'improbabilité des lieux choisis remet en question la réalité des modèles. De cette remise en question, on peut alors pressentir à travers ces photographies les mots échangés entre le modèle et la photographe : les discussions sur le choix des poses, le plaisir de jouer, et le partage du moment où une image prend forme, quelle qu'elle soit. Les modèles de *Me is Niza* sont de véritables résistants de leur propre cause, nous rappelant ainsi que leur intimité ne se soumet pas à l'image, mais qu'elle guide physiquement, aux côtés de l'artiste, la création de chaque cliché.

**Ilan Weiss** peint avec force des océans et des corps figés par la photographie. Son propre corps s'implique à deux reprises. Après avoir partagé l'espace de ses modèles celui de paysages marins, il s'inscrit dans l'univers de l'image pour créer des tableaux. Dans ses « photo-peintures » d'océans, Ilan Weiss interdit à tout horizon de venir apaiser nos yeux, créant ainsi des eaux sans limites ni frontières, dont le tumulte semble engendrer de nouveaux paysages.

Ses portraits quant à eux, commencent avec son téléphone. Il capture avec lui ces instants de l'obsolescence programmée de la vie quotidienne, tout comme tant de téléphones en capturent chaque jour. Ensuite, c'est l'intemporalité de la peinture qui prend le relais. Chaque image devient unique, à l'image des individus qu'elle représente. Chaque image reconstruit sa peau pour se livrer à notre regard et revient ainsi dans le cercle des émotions vécues, redonnant du sens au quotidien. L'image devient alors picturale, sensible et affective.

Au début des années 80, **Paola Salerno** voyage aux États-Unis ; à la recherche des petits boulots elle commence à danser comme stripteaseuse dans les go go bars. Elle retourne à New York en 1986 où elle étudie à la Cooper Union School of Fine Arts. Pour financer ses études, elle reprend son activité de danseuse et décide de photographier sa vie au travail dans les bars. Ce sont des années d'enthousiasme où se mêlent les expériences de vie et les premières explorations artistiques. Parallèlement, elle se passionne et s'engage dans le cinéma expérimental. Ses expériences sont libres; elle refuse que ses images se soumettent à un sujet, tout comme son corps de femme assumée ne se soumet pas aux stéréotypes du monde de la nuit. Dans sa série **Go go New York** (1986-1988), avec laquelle elle remporte le très convoité prix Kodak de la critique en 1988, Paola Salerno est physiquement impliquée. On ressent dans ses images la transpiration et la fatigue des corps au travail. En croisant des regards, qui initialement ne sont pas pour nous mais pour elle, nous partageons la complicité de ces femmes ouvrières. Face à elles, des hommes eux aussi fatigués, à qui elles offrent le pouvoir de sourire. Sexe, intimité, fantasme deviennent des allégories jouées par des corps qui dansent. Tous et toutes participent à une ultime lutte des classes - underground - une lutte où des corps dénudés aident des corps habillés à se défaire de leur épuisement social. Les cadrages des images, contraints par l'interdit de photographier, se tordent pour créer des plans d'actions cinématographiques dont le script serait en suspension, expérimental. Comme Nan Goldin à la même époque, Paola Salerno n'est pas face à un sujet, mais participe à l'expérience saisie par l'image. Elle produit ici quelque chose de rare en photographie : des images socialisantes, non pas pour ce qu'elles représentent, mais pour ce qu'elles sont.

Texte : Harald Fernagu pour ELEVEN STEENS